



Anne Pollier :
La Petite chanson
Diabase, 2008

157 p.

16 €

ISBN 978-2-911438-56-1

Dans la cour étriquée, noire de suie, du Café du Bassin, une seule joie : la balançoire. Mais il est difficile de l'avoir pour soi, tant elle est convoitée. Aussi, quand elle ne peut détrôner Jenny la pimbêche ou les frères Jacquinet, Lise s'en va sur le port observer le va-et-vient des vedettes et les bagarres des géolands. Elle a dix ans et vit dans une chambre meublée, avec sa mère, à Lorient – c'est le Lorient des années vingt, populaire, avec son quartier portuaire, le Quai des Indes, le Pont Tournant, ses cales et bassins charbonniers. Lise a ses « coins », ses refuges, sait profiter des petits spectacles que lui offre la ville ; le marché qu'elle traverse pour aller à l'école est « son jardin, sa campagne, son paradis », « aucune tristesse ne résiste jamais à ce bain de couleurs, de lumières, d'odeurs où elle aime s'enfoncer ». Pourtant, tout est différent depuis que son père, navigateur, ne semble plus vouloir revenir d'Angleterre. Lui ne la grondait jamais, lui rapportait un petit quelque chose à chacun de ses voyages et l'emmenait chercher des nids sur l'île... L'île ! « ce radeau sur la mer » : l'eau y était claire, les maisons blanches, et le monde tout autre ; mais sa mère, enceinte et délaissée, a préféré la quitter pour s'installer dans cette maison triste et biscornue, sa mère qui ne prend plus soin d'elle et ne fait désormais que la rabrouer, au point que toutes deux sont devenues étrangères l'une à l'autre.

Presque imperceptiblement, au fil des événements et des rencontres de hasard, la vie de Lise va changer. Une maladie de peau l'oblige à couper sa longue chevelure et se raser la tête ; elle assiste au dragage d'une noyée – c'est la voisine Madeleine, la petite couturière au mari « envolé » – et son visage lui apparaît étrangement soulagé ; elle croise le regard, un court instant compatissant, de « la Folle de la cour » : « on se demande,

plus tard, combien de temps de telles scènes ont duré, tant les secondes ont pris de poids, ont appuyé sur l'âme »... Un jour, elle sèche l'école à cause de son tablier qui n'est pas propre, puis la voilà reléguée au fond de la classe pour n'avoir pas su répondre, elle, toujours au premier rang ! Le fond de la classe est un monde à part, le domaine des « grandes qui ne suivent pas » et des attardées ; on y vit à son rythme, on s'y occupe de ses petites affaires : échange de timbres, coloriage et découpage. « Marissou au nez cassé montra à Lise l'ouvrage auquel elle travaillait. C'était un grand carré de papier, plié et replié, que les ciseaux avaient entaillé jusqu'à en faire une vraie dentelle. Nassia, elle, avait un catalogue de nouveautés dont elle avait découpé les personnages. Collés sur un carton, ils se tenaient debout et, dans des papiers de couleurs, Nassia taillait des vêtements fantastiques pour ces minuscules poupées. « Je te raconterai leur histoire, chuchota-t-elle. Elles ont toutes un nom, tu sais. Regarde : c'est Gaëtane, elle danse pour le fils du roi ». Lise prit Gaëtane et fit doucement pivoter le socle entre deux doigts. La robe se tendait au vent et, si on soufflait un peu, on faisait s'envoler ses plus délicates dentelles. Gaëtane dansait pour le fils du roi... Le pupitre ciré par l'usure devenait un parquet magnifique ».

Nassia qui vit dans un monde de fées et de rois, Nassia à la mauvaise vue, dont la curieuse voix basse est comme « une petite flûte de solitude qui sait raconter mille et mille histoires », va devenir la grande amie de Lise. Elle est l'avant-dernière de la famille Leroux, une famille misérable et fabuleuse qui vit en marge de la société, près du cimetière : le père boit et passe ses journées allongé, triste et ensommeillé, la mère, presque infirme, est calme, aimante et protectrice, Dika l'amoureuse aime les drames et les scènes, Démone la divine travaille à la conserverie, enfin Étienne, qui a huit ans, lit tout ce qui lui tombe sous les yeux, amasse dans ses poches des trésors et fait des colliers pour ses sœurs avec les perles des couronnes mortuaires. Lise va partager désormais la vie de cette famille qui l'accueille comme elle est, sans jamais lui poser de questions ; un

enfance à lire

jour, elle ne retourne plus à l'école. À Nassia et Étienne qui l'en supplient (« Dis-nous les choses de ton île, Lise ») la voici qui raconte, se souvient de toutes les choses merveilleuses, inconnues d'eux, au milieu desquelles elle a vécu sans y prendre garde, pour les leur offrir : le reflet de la mer, « comme des mailles de lumière qui tremblent sur le fond de sable », les champs, les villages, la fraîcheur de l'écume, et, « malgré elle, c'était comme si l'île s'agrandissait, se transformait, elle se sentait y multiplier les chemins, décrivait des falaises brillantes creusées de grands trous bleus ». C'est comme une petite chanson qui s'élève du terrain vague où ils passent le plus clair de leur temps, une petite chanson faite tout exprès pour les bercer, pour les panser ; ses couplets varient à l'infini mais son refrain demeure, prometteur : « je vous emmènerai... »

Cette île, c'est l'île de Groix que connaît bien Anne Pollier pour y avoir vécu une partie de son enfance et qui fait la matière d'un autre livre superbe, de souvenirs – *Femmes de Groix ou la laisse de mer* – paru chez Gallimard en 1983, dans la collection Témoins.

La Petite chanson, paru initialement en 1955 et que réédite aujourd'hui les éditions Diabase, s'inspire sûrement de cette enfance, mais l'auteure, sous la protection de la troisième personne, semble s'y livrer davantage. Le récit, ramassé, se déroule sans précipitation, la progression semble aller de soi, tout sonne admirablement juste. La pauvreté est bien là et son cortège de privations, son lot d'expériences louches, mais ne génère aucune forme de misérabilisme. Si les personnages vivent des moments d'affolement, entendent conter des histoires terribles, cela n'entame en rien leur vie enchantée, et c'est une pierre de plus apportée à la construction de leur légende.

J'aurais aussi bien pu parler d'un autre roman d'Anne Pollier, *Grand Quai* (lui aussi réédité par Diabase), et de son personnage Cathie, première communiant scrupuleuse, non moins spontanée, évoluant parmi les dockers et les prostituées du Havre. Mais il faut tout lire de cette auteure dont la carrière littéraire entamée brillamment dans les années cinquante s'est vue brisée

par le décès de son époux, qui sait si bien revivre et retranscrire les choses passionnantes, précocement ressenties, du temps de l'enfance. Peu avant sa mort, dans une lettre à Hervé Jaouen, elle se montre encore hantée par Nassia, personnage modelé sur une amie, Maria, avec qui elle allait chiper du charbon et du sucre, ce « génie enfantin qui m'a sauvée d'un de ces terribles enfermements sur soi qui peut mutiler une vie » : « je voudrais, cette ombre, ne pas l'abandonner. Cela me serait égal de ne pas toucher un sou si une quelconque maison d'édition reprenait un livre que Gallimard ne réimprimerait pas ». C'est chose faite, et son génie enfantin à demi aveugle peut à nouveau éclairer nos routes. Écoutons la petite chanson d'Anne Pollier dont les mots nourrissent et brillent comme ceux de Lise, quand elle évoque le sable de son île : « Quelquefois, le sable, on dirait de la farine ou bien du sucre. Et si tu poses la main dessus, tu la retires tout argentée ».

Françoise Le Bouar